

Quoi de neuf au Japon?

Claude R. Blouin

Number 74, October 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51428ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blouin, C. R. (1973). Quoi de neuf au Japon? *Séquences*, (74), 50–51.

QUOI DE NEUF AU JAPON ?

Claude R. Blouin

Au pays du soleil levant, le cinéma serait plutôt à son couchant, s'il fallait en juger par la production de cette année, dans les grandes compagnies. Chacune se cantonne dans un genre donné. A la Toei, ce sont les gangsters. A la Toho, les films épousent les modes de narration et les sujets des films d'après-guerre. A la Nikkatsu, avec les profits des soixante-dix films pornos tournés chaque année, l'on finance l'oeuvre de Yamamoto Satsuo, cinéaste communiste qui a présenté, en juillet, le dernier volet de sa trilogie : *De la guerre et des hommes*. Adapté d'une oeuvre de Jumpei Gomikawa, dont Kobayashi avait déjà adapté le roman : *La condition humaine*, *De la guerre et des hommes* est tout à fait différent dans sa présentation (et moins fort, à mon sens). Le film oppose plan et accomplissement, généraux et troupiers, et, pour celui qui n'a de l'occupation de la Mandchourie que la connaissance qu'en don-

ne le *Lotus bleu*, il trouve, du moins dans le premier volet, une intéressante reconstitution des lieux, des intrigues et des conditions de vie.

A la Shochiku, Yamada Yoji a ajouté un film à la série *Otoko wa tsurayo*. Il s'y proposait d'illustrer la difficulté du travail de colonisation et de s'en prendre par là à l'idéalisation de la vie dans le Hokkaido, courante dans le cinéma. Le Hokkaido, aime-t-on dire, est au Japonais ce que fut l'Ouest aux Américains. Non seulement on y vit bien, mais on y a de l'espace. Si Yamada rend hommage à la beauté des sites, il essaie de donner une image plus réaliste du travail de ferme. Mais il nous le montre difficile... pour le bohème le plus notoire de l'histoire du cinéma japonais : Tora-san, grand admirateur de "liberté" et de far niente, critique féroce de la folie de travailler. Pas du tout l'homme à qui se fier pour rendre compte de la difficulté d'une entreprise : grand coeur aux grandes illusions, personnage éminemment sympathique, dont il est bien dommage que ni la télévision ni le cinéma canadiens ne nous aient présenté la figure. Yamada Yoji est de tous les cinéastes japonais le seul, à ma connaissance, qui sache rire des Japonais sans pour autant cesser de les aimer.

Parmi les cinéastes indépendants, celui qui, par sa démarche, est le plus proche de ce qui se fait ici de plus original, est probablement Ogawa Shinsuke qui, en juillet, a présenté le dernier film d'une série entreprise à l'occasion de l'expropriation de terres de paysans et des difficultés de ceux-ci. Il s'est attaché à un endroit et à l'évolution de la situation à cet endroit, prêtant son concours technique à une population qui, autrement, n'aurait guère eu accès aux médias.

Parmi les films de cette année, il vaut la peine de s'attarder au dernier Yoshida Yoshihige. Ce réalisateur a fait parler de lui, à l'étranger, à propos de *Eros + Massacre*, et *Le Purgatoire héroïque*. Il lançait, cet été, *Kangenrei* ou *Coup d'Etat*. Il revient à un style de narration plus simple que celui des autres films cités, où l'accent mis sur la composition des plans l'avait entraîné à favoriser une structure de plus en plus complexe. Il en retient toutefois l'affection pour la construction par blocs, chaque image ne tendant à garder des

objets filmés que ceux qui ont un caractère expressif, les autres étant comme dilués dans la lumière. Les acteurs eux-mêmes tendent à être réduits à leurs contours, quoique de façon moins systématique que dans les films précédents.

Il s'agit d'un récit mettant en scène un personnage fictif, agent d'une conjuration évoquant celle qui, dans les années trente, permit à une clique de militaristes, jeunes et impatientes des lenteurs administratives, de s'emparer du pouvoir et d'isoler l'empereur. Si l'arrière-plan historique, précis, est de toute première importance, le montage à lui seul : cadrage, passage subit d'une séquence à l'autre, utilisation de la lumière, son auquel on donne un éclat plus vif en l'isolant de tout autre, tout cela m'amène aussi près que possible du point de vue émotif qui guidait les militaires. Inoubliable est la figure du Maître. Vêtu d'un kimono et marchant avec une canne, face aux politiciens et policiers vêtus à l'occidentale, il récite, inlassablement, l'invocation à Bouddha, mais comme voie de maîtrise de soi, plus que d'expérience de compassion, m'a-t-il semblé. Il refuse de voir l'un de ses disciples terrorisé, s'exerce la volonté, en se coupant finement les veines, sans sourciller, puis, une bonne fois, se fait traiter par sa femme avec la même distance qu'il réserve à ceux qui l'aiment, maître vénéré, amateur d'énergie. Il découvre à son fils, du cimetière sur la colline, la ville qui s'étend, bétonnée, si laide au prix de la maison ancienne dont il sort. C'est tout le culte de l'énergie retrouvée, de la force, en soi, développée, c'est la conviction que rien ne s'oppose à qui veut... C'est la menace d'une telle vue de l'homme pour lui-même, ses proches. Je n'ai pu m'empêcher de songer à Mishima, et, quelques instants, d'être devant ce film comme devant l'oeuvre d'un créateur me précipitant d'un coup au coeur d'une émotion, d'une façon de voir à laquelle je croyais ne devoir jamais participer, et qui m'effraie. A première vue, l'on pourrait prétendre de l'ignorance des conditions historiques pour expliquer la difficulté du film. Mais, s'il est difficile, c'est qu'il est difficile d'accepter qu'en nous telles émotions aient leur double, que nous portions telle capacité de ressentir à laquelle nous nous croyions, nous nous voulions étrangers.

A l'occasion d'un rapprochement russo-japonais, plusieurs cinéastes japonais ont été invités à tourner en Union Soviétique. Ils y trouvent des avantages économiques aussi bien qu'écologiques, le Japon ayant peu d'espaces où l'on ne reconnaisse la technique. Kurosawa, l'un des réalisateurs invités, fera, pour les deux ans à venir, la navette entre Tokyo et Moscou, adaptant des textes de l'écrivain Vladimir Arsenyev. Il a dû renoncer à employer Toshiro Mifune, celui-ci étant retenu par d'autres engagements. L'équipe de comédiens sera donc entièrement soviétique, et les lieux de tournage ont déjà fait l'objet de repérages : un cahier de croquis donne une idée assez juste du cadre d'action. A les voir, nous nous disons que Kurosawa eut trouvé ici aussi les sites désirés...

De son côté, Kobayashi s'est vu refuser un sujet de film : les procès de guerre, au Japon. L'entreprise eut été trop coûteuse, à cause du grand nombre d'étrangers requis, et trop hasardeuse, le projet étant encore susceptible de provoquer plus de remous que n'était prêt à en recevoir l'éventuel distributeur... Kobayashi continue donc à caresser le projet de l'adaptation d'un roman d'Inoue : *Tonko*, projet auquel il rêve depuis quatorze ans... Le problème est du côté du financement. Quelle oeuvre ce serait, si longtemps mûrie...

Kobayashi n'est cependant pas oisif. Il sortira en octobre une version cinématographique abrégée (quatre heures) d'une série télévisée en automne de soixante-douze. Cette série, conçue d'ailleurs dans la perspective d'une version cinématographique, si elle recueillit un faible rating, eut ses fidèles, qui, dit-on, y retrouvèrent le Kobayashi de la *Condition humaine*.

En définitive, du point de vue du spectateur d'ici, il y a bien quelques films dignes d'être vus. Mais ils sont en si petit nombre qu'il est difficile de trouver des distributeurs prêts à risquer leur importation. Aussi ai-je préféré à une recension complète des nouveautés, une description un peu plus longue de quelques films qui me paraissent rendre compte des divers courants de pensée au Japon.

Sur ce, ja mata, sayonara.